



ÉLOGE

DE M. DE JUSSIEU.

JOSEPH DE JUSSIEU; Associé de l'Académie des Sciences, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, naquit à Lyon, le 3 Septembre 1704; il étoit frère de M.^{rs} Antoine & Bernard de Jussieu, & le dernier de seize Enfans. Cette famille nombreuse a donné dans le même temps trois Botanistes à l'Académie, illustration unique jusqu'à présent dans l'histoire des Sciences.

Formé par ses frères plus âgés que lui, & qui étoient déjà célèbres dans la Botanique, lorsqu'il n'étoit que sorti de l'enfance, son premier penchant le portoit à suivre la même carrière; cependant il étoit né avec une de ces imaginations vives qui, lorsqu'elles sont jointes à un esprit juste, & à un cœur droit, peuvent rendre inconstant dans la jeunesse, mais ne laissent plus dans l'âge mûr qu'une activité utile: abandonnant bientôt son premier projet, il quitta l'étude de la Botanique pour celle des Mathématiques, & la profession de Médecin pour l'état d'Ingénieur. Il acquit alors des connoissances que souvent dans la suite, il eut occasion d'employer, & que peut-être on devoit regarder comme un préliminaire essentiel dans toutes les Sciences naturelles, soit parce que dans chacune il se présente des questions où l'application de ces connoissances est nécessaire, soit parce que ces mêmes connoissances donnent à ceux qui les cultivent, l'habitude d'être plus difficiles sur les définitions & sur les preuves. A mesure que les Sciences se sont étendues, leur distinction a été plus absolue, & leur limites plus marquées; mais il seroit peut-être aussi nuisible à

leurs progrès, de trop les isoler, que de trop les confondre. Après cette diversion qui fut très-courte, M. de Jussieu revint à des occupations vers lesquelles il se sentoit rappelé, parce qu'elles lui étoient communes avec des frères qu'il chérissoit.

En 1735, il fut choisi, comme Botaniste, pour accompagner au Pérou les Astronomes de l'Académie; il les suivit dans ce voyage célèbre, profitant des relâches les moins longues pour envoyer à ses frères les plantes & les graines qu'il recueilloit. Arrêté plus d'une fois par des maladies courtes & violentes, il s'en relevoit pour se livrer avec une ardeur plus grande aux fatigues qui les lui avoient causées; il n'avoit qu'une seule crainte, & ne voyoit qu'un danger, celui de quitter un pays sans l'avoir observé.

A la vérité l'amour des Sciences n'étoit pas la seule passion qui l'animât; on voit par ses Lettres, que l'idée du plaisir qu'il préparoit à ses frères, par chacun de ses envois, eût suffi pour lui faire tout risquer & tout supporter.

Les Astronomes virent avec quelque surprise, que le Botaniste qu'on leur avoit associé, étoit en même temps un Mathématicien éclairé, capable de concourir avec eux aux opérations astronomiques. M. Bouguer a dit, après son retour, qu'aucun de ses Coopérateurs ne lui avoit été plus utile que M. de Jussieu; M. Bouguer alloit même plus loin, mais il avoit eu à combattre, dans ses Confrères, quelques prétentions très-excusable sans doute, si on songe qu'il étoit bien naturel d'être jaloux d'une gloire qui avoit tant coûté; & il n'avoit trouvé dans M. de Jussieu que de la docilité & du zèle.

Pendant le temps employé aux travaux astronomiques, M. de Jussieu observa les différentes espèces d'arbres qui donnent le quinquina, les caractères botaniques qui distinguent chaque espèce, le degré de vertu de chacune, les arbres dont on mêle frauduleusement l'écorce avec celle du quinquina, il apprit aux habitans mêmes du pays à employer cette écorce avec méthode, à en reconnoître les différentes

espèces, à en tirer la matière extractive: lui-même prépara une quantité considérable d'extrait de quinquina, pour l'envoyer à ses frères. Cet extrait s'est trouvé plus efficace que celui qu'on prépare en France, & si, comme le croyoit M. de Jussieu, l'extrait peut dans tous les cas être substitué à l'écorce elle-même, peut-être il seroit utile que l'usage d'envoyer le quinquina sous cette forme s'établît dans le Commerce; le transport seroit moins embarrassant, la vertu du quinquina s'altéreroit moins, & la fraude ne seroit vraisemblablement ni plus facile, ni plus dangereuse, ni plus embarrassante à reconnoître.

Cependant les Astronomes avoient rempli l'objet de leur voyage, & ils se préparoient à retourner en Europe. Sept ans de travaux pénibles eussent pu suffire au zèle de M. de Jussieu; il eût revu une famille chérie, il eût joui de la gloire de ses recherches, mais il n'avoit vu encore que des contrées habitées par des Européens, défigurées par la culture, ou du moins parcourues avant lui par quelques Voyageurs, & il laissoit derrière lui des pays immenses, où une foule d'objets nouveaux devoient frapper les yeux du premier observateur qui oseroit y pénétrer, où la Nature seule avoit réglé la disposition des végétaux, & donné à la terre les plantes qu'elle devoit produire; il savoit que les découvertes y seroient plus faciles & moins glorieuses, que le voyage seroit plus pénible; mais il voyoit aussi qu'à chaque pas il pouvoit espérer ou le plaisir de voir une chose nouvelle, ou la satisfaction de faire une observation utile. M. de Jussieu ne put se résoudre à quitter le Pérou sans avoir parcouru ces contrées inconnues: la difficulté de tirer des secours de l'Europe n'étoit pas un obstacle pour lui; il étoit Médecin, & un Médecin françois étoit regardé dans ces pays, à peu-près comme dans l'ancienne Grèce on regardoit cette famille des rois de Carie, long-temps dépositaire presque unique des secrets de la Médecine, & à laquelle un peuple enthousiaste dans sa reconnoissance, avoit supposé une origine céleste. L'admiration pour M. de Jussieu eut une manière de s'exprimer

bien différence de celle des anciens Grecs : il reçut une défense absolue de sortir jusqu'à la fin d'une maladie épidémique dans laquelle on avoit eu besoin de son secours ; on décerna des peines contre quiconque favoriseroit son évasion ; on promit une récompense à celui qui l'arrêteroit s'il passoit la frontière. Ces précautions honorables & tyranniques étoient bien inutiles, on eût pu s'en reposer sur son zèle pour l'humanité. Si cette partie du voyage de M. de Jussieu a été perdue pour la Botanique, elle servira du moins à l'histoire de la Médecine ; on a trouvé dans ses papiers, des détails intéressans sur la marche de la petite vérole au Pérou, sur les maladies épidémiques de ce pays, sur une maladie singulière qui suivit une éruption du Cotopaxi, & à laquelle on donna le nom de ce volcan.

Retenu, & par les fonctions de Médecin, & par plusieurs maladies violentes auxquelles il ne put échapper, M. de Jussieu ne commença ses nouveaux voyages qu'en 1747 ; c'est alors qu'il parcourut plusieurs pays sauvages & inhabités. il falloit traverser des lacs immenses sur de petits bateaux de jonc, passer des torrens sur des ponts de corde de cent pieds de long ; ailleurs, de longues pièces de bois, appuyées sur les bords de la rivière, & sur des rochers placés au milieu & beaucoup plus bas que les rives, composoient un pont formé de deux plans inclinés très-rapides : d'autres fois, le pont étoit fait de bateaux de jonc, recouverts par des fascines, & supportés par des cables du même jonc, étendus d'un bord du torrent à l'autre. M. de Jussieu nous a laissé des dessins de ces ponts, monumens hardis de l'industrie d'un peuple ingénieux & sauvage.

Il fut obligé de gravir sur des rochers qui servent de retraite au reste des anciens habitans du pays, à qui on donne le nom de *Rebelles*, parce qu'ils défendent leur indépendance naturelle, & qu'ils traitent en ennemis, les Européens & leurs esclaves ; mais ils respectèrent M. de Jussieu, comme s'ils eussent senti que, ministre de paix & de lumière, occupé de chercher des remèdes à des maux

communs à tous les hommes, il étoit le compatriote & l'ami de tous les peuples.

Il parcourut des déserts où la rigueur du froid a détruit toute végétation, réduit à vivre de biscuit & de fromage sec; abandonné & dépouillé par ses domestiques, peut-être ne dut-il la vie qu'à l'indulgence excessive avec laquelle on traite les voleurs au Pérou, ils auroient eu tout à risquer & peu à gagner, en se débarrassant par un crime de plus; d'un dénonciateur & d'un témoin: enfin seul au milieu de ces déserts, il perd subitement la vue: cet état horrible ne dura qu'un jour, mais qui peut apprécier la longue & terrible durée d'un tel jour?

C'est à travers tant de fatigues & de dangers, que M. de Jussieu parvint à un pays fertile, riche en plantes jusqu'alors ignorées de l'Europe; mais à peine les a-t-il recueillies, qu'il se livre à de nouveaux dangers, il marche au milieu des précipices dans un pays inhabité, où il découvre les restes immenses des forteresses que les Incas opposoient aux incursions des Sauvages. Ces vastes contrées étoient devenues désertes, placées près du Paraguai, toute communication leur étoit interdite avec ce pays, où l'on croyoit alors que les Jésuites avoient fondé un empire, & où ils n'avoient réellement établi que des couvens & des comptoirs: de-là il passe à la province de Loímozos, traversant des pays marécageux & brûlans, dévoré par le Soleil, & plongé dans la fange jusqu'aux genoux, vivant de millet & de maïs, forcé de passer la nuit sur les arbres, & d'abandonner la terre aux reptiles: enfin, après avoir vu tout ce que les provinces éloignées des côtes pouvoient lui offrir d'objets nouveaux, il se retrouva en 1750 au Potosí.

La plus grande partie des découvertes faites dans ces voyages, est perdue pour nous; nous ne pouvons en présenter que quelques fragmens; bien propres à augmenter nos regrets.

M. de Jussieu décrivit l'espèce de canelle qui croît sur les montagnes du pays de los Canelos, il ramassa dans une
des

des vallées des Cordilières, l'hélyotrope odorant & la pervenche naturalisée depuis parmi nous ; il visita plusieurs mines d'argent, observa & décrivit les procédés employés dans la mine de mercure de Guancavelica. Il examina la montagne de Pumacanche, qu'il croit entièrement formée d'aimant, ainsi que les montagnes voisines. Il observa des sources d'eau chaude, qui s'élancent des montagnes glacées de Tunguraga & de Vilcanose. Il trouva dans les montagnes du Pérou, ces ossemens immenses, étrangers au sol où ils sont déposés, & que la Nature a semés dans les entrailles de la terre, comme des monumens de ces temps où la mémoire des hommes ne peut atteindre ; mais il observa une hauteur au-dessus de laquelle ces productions animales ne se trouvent plus ; c'est-là que l'empire de la mer a ses limites, ou du moins c'est-là qu'il ne reste plus de vestiges de son empire. Il se procura sur les bords du lac Chicuito, une collection nombreuse de différentes espèces d'oiseaux aquatiques, nouvelles pour nous. Il observa dans la province de los Yungas, le coca, cette plante si nécessaire aux Péruviens enchaînés dans les mines, ressource que la Nature avoit mis en dépôt dans ces contrées, comme une consolation & un soutien contre les maux que cause à leurs habitans la dureté des Européens. Ces victimes de l'avarice mâchent sans cesse les feuilles de cette plante, séchées & saupoudrées de cendre de quinoa ; ces sucs restaurateurs soutiennent leurs forces, relèvent leur ame abattue par l'oppression, & leur donnent le courage de supporter le travail & la servitude.

M. de Jussieu ne se borna point à l'histoire naturelle, ou plutôt il chercha à compléter son travail, en y ajoutant la carte des pays qu'il avoit vus. En parcourant ses Journaux, dont nous ne donnons ici qu'une foible esquisse, on sent que si aucune partie de ses travaux n'eût été perdue, il nous eût fait connoître le Pérou mieux que nous ne connoissons encore plusieurs parties de l'Europe.

Arrivé dans le Potosi, M. de Jussieu, qui cependant sentoit déjà les premières atteintes des infirmités dont il a

été la victime, non-seulement y pratique la Médecine, mais il l'enseigne aux Médecins Espagnols & Péruviens; il leur apprend à connoître les vertus des Plantes, lève les Cartes de la province, examine les mines, réforme les travaux publics, enfin on ne lui permet point de partir qu'il n'ait rétabli un pont nécessaire à la communication du pays, & ruiné depuis vingt ans; c'étoit pour la seconde fois qu'il éprouvoit la même violence, & qu'on récompensoit son talent & son zèle par la perte de sa liberté. Le Botaniste redevient ingénieur, il reconstruit le pont, forme des digues qui doivent retenir le fleuve grossi par des torrens, rétablit des chemins. Ainsi dans les premiers âges des Nations, tous les Arts, toutes les Sciences appartoient à un seul homme. Une pyramide élevée aux dépens du public, atteste la reconnaissance du pays pour M. de Jussieu, & la violence qu'on lui avoit faite, violence dont cette pyramide étoit une sorte de réparation, car ceux qui peuvent tout, croient trop aisément que par des marques d'honneur ils peuvent aussi compenser ou réparer une injustice.

Quatre années furent employées à ces travaux. Le Gouverneur du pays, M. de Xauregui qui logeoit chez lui M. de Jussieu, lui avoit des obligations personnelles du soin qu'il avoit pris de sa famille, il le retint un an, le flattant de l'espérance de le ramener bientôt sur les côtes, & de le conduire en Europe. Cette année écoulée, M. de Jussieu revint avec M. de Xauregui à Lima, par une autre route que celle qu'il avoit prise en quittant cette ville, & y arriva vers la fin de Décembre 1755.

Il n'aspiroit d'abord qu'à retourner dans sa patrie; sa santé étoit affoiblie, & son courage commençoit à l'abandonner; M. de Xauregui partit sans lui, soit qu'il ne voulût pas exposer M. de Jussieu aux fatigues du voyage, par le cap Horn, soit qu'il desirât laisser auprès de sa femme un Médecin habile, & nécessaire à sa santé. M. de Jussieu, resté à Lima, ne recevant de sa patrie aucun secours, privé de ses appointemens comme si, en s'obstinant à rendre son travail plus

complet, il eût mérité d'en perdre la récompense, fut obligé de se livrer de nouveau à la pratique de la Médecine. La Géométrie, seule étude qui le satisfît par l'évidence de ses démonstrations (ce sont les termes) occupoit le reste de son temps; il ne voyoit plus dans la Botanique, qu'une Science à laquelle il avoit sacrifié sa santé & la fortune, qui ne l'avoit pas même récompensé par la gloire, de ce qu'elle lui avoit coûté; le plaisir de soutenir la passion plus constante & plus heureuse de ses frères, auroit soutenu son courage; mais on lui mandoit souvent, que ses envois de graines & de plantes avoient été perdus. Enfin il apprit la mort de son frère aîné, cette nouvelle le consterna. *Je ne puis penser à lui, écrivoit-il, sans que mon sang ne se gèle, & que mon cœur ne se couvre d'un voile noir; ce n'est point un frère, c'est mon père que j'ai perdu.*

Vers 1761, le départ de M.^{de} de Xauregui que la santé de M. de Jussieu ne lui permit pas de suivre, mit le comble à ses maux; il devint sujet à de fréquens vertiges, sa mémoire s'affoiblit; il continuoit cependant de voir des malades, fuyant les Grands, dont la confiance inquiète & exigeante lui paroissoit un esclavage, préférant les Pauvres, donnant l'exemple du désintéressement dans des pays, où le seul amour de l'or attire les Européens: consumé du regret de vivre loin de sa patrie, & manquant de courage pour vaincre les obstacles qui le retenoient, ne pouvant supporter l'idée de rester au Pérou, & ne voyant qu'avec effroi les dangers & la fatigue du retour; conservant sa générosité & ses vertus, mais trop foible pour se défendre contre ceux qui ne craignoient point d'en abuser; encore utile aux autres, & devenu inutile à lui-même: enfin ses véritables amis sentirent combien son départ devenoit nécessaire, ils l'y déterminèrent, & il quitta Lima, où ce départ fut regardé par le peuple comme un malheur public. Cet homme qui avoit été pendant vingt ans le bienfaiteur du pays où il avoit vécu, fut obligé d'emprunter pour subvenir aux frais de son voyage.

Sa tête avoit perdu son activité & ses forces, son ame étoit épuisée, mais sa raison étoit saine encore. Le voyage rétablit sa santé, mais sa tête s'affoiblit de plus en plus; il revint à Paris en 1771, après trente-six ans d'absence, retrouver son frère, le reconnoître & pleurer dans ses bras. Il savoit encore qu'il avoit un frère & qu'il l'aimoit, mais ce fut la seule chose dont il eût conservé le souvenir, ou plutôt le sentiment; ses découvertes, ses vues, ses travaux, le fruit de quarante années consacrées aux Sciences, ses chagrins, ses malheurs, tout étoit effacé de sa mémoire. Un frère malheureux, reçu dans une famille vertueuse, un martyr de la Botanique, recueilli dans une maison qu'on pourroit appeler le sanctuaire de cette Science, fut traité avec le respect qu'on devoit à son malheur & à la cause de ce malheur; on lui prodigua les soins, ils furent inutiles. Il vit mourir ce frère qu'il avoit tant aimé, mais il étoit devenu incapable de sentir sa perte, & par une espèce de compensation dont il faut rendre grâce à la Nature, son état lui épargna du moins le sentiment de cette dernière infortune. Ses neveux, à qui il restoit seul, lui donnèrent toutes les marques de tendresse qu'il pouvoit recevoir, ils cherchoient à prolonger, à adoucir sa vie, à conserver long-temps les restes respectables d'un vieillard, qui assez malheureux pour avoir perdu jusqu'au souvenir de ce qu'il avoit été, méritoit que les autres en gardassent la mémoire.

Il recevoit ces secours avec une sensibilité & une douceur touchante; privé de la mémoire, incapable de sentir combien il avoit de droits à tout ce qu'on faisoit pour lui, les soins de chaque jour lui paroissoient un nouveau bienfait auquel il répondoit chaque jour par une reconnoissance nouvelle, & l'état où il étoit tombé, lui avoit laissé son caractère, naturellement doux & sensible. Bientôt sa vie ne fut plus qu'un assoupissement continuel, ses membres se retirèrent, & il mourut de la gangrène, après huit jours de souffrances, le 11 Avril 1779, âgé de plus de soixante-quatorze ans.

Telle fut la fin de quarante ans de travaux, & de quinze ans de malheurs.

M. de Jussieu avoit été fait Adjoint-Botaniste de l'Académie en 1743, lorsqu'il étoit au Pérou: en 1758 on le nomma Associé-vétéran, à cause de sa longue absence. Son état, à son retour, ne lui permit point de paroître à nos Assemblées, & par une singularité unique, il fut Académicien pendant trente-six ans, sans avoir jamais paru à l'Académie; il a consacré aux Sciences sa vie entière, & n'a pas même publié un seul Mémoire.

M. de Jussieu-son neveu, croit devoir à la mémoire de son oncle, de donner un Journal détaillé de son voyage, de publier ceux de ses travaux que les naufrages & les accidens ont épargnés; c'est-là qu'on pourra juger de tout ce qu'on a perdu, & qu'on verra combien d'estime & de reconnoissance on devoit à cet homme, oublié, maltraité même pendant sa vie, & qui a fait aux Sciences & à l'humanité, le sacrifice le plus entier peut-être dont les Annales des Sciences puissent s'honorer.

